

grandes lignes. De là, cette conséquence naturelle que nul plus que lui ne pénètre profondément dans le secret d'une composition ; et tel défaut d'ensemble, tel vice d'ordonnance qui se dissimule sous le mérite et le brillant de l'exécution, éclate forcément aux yeux du lecteur par le fait seul de son travail. J'avais depuis longtemps entrevu cette vérité, mais vint un jour où elle m'apparut avec une irrésistible évidence.

M. Delannay, de la Comédie-Française, me faisait un jour le plaisir de dîner chez moi. Après le dîner, il me dit : « Voulez-vous que j'essaie de dire devant vos amis une pièce de vers que je n'ai jamais récitée nulle part ? Cette pièce me plaît beaucoup, je l'ai apprise avec enthousiasme ; j'espère y avoir trouvé quelques effets nouveaux ; mais enfin, n'en ayant pas encore fait l'expérience, je doute—Quelle est cette pièce ?—Un morceau qui ne va guère, ce semble, après un gai repas, et dans un salon ; mais enfin ledanger même me tente.—Qu'est-ce donc ?—*L'Espoir en Dieu*, d'Alfred de Musset.—Bravo ! m'écriai-je, j'ai lu ces vers plus d'une fois, et ils m'ont laissé une impression charmante !... Des beautés de premier ordre, des vers devenus immortels ! Allez ! allez ! je vous réponds du succès ! Le succès fut immense, en effet ; la fin du morceau surtout, la prière, produisit une émotion profonde. Jamais le délicieux interprète de *la Nuit d'octobre* et de *On ne badine pas avec l'amour*, ne m'avait été si avant dans le cœur. Sa voix était d'une douceur ravissante ! Il ne parlait pas... il priait ! Il priait comme on chante, et pourtant il se gardait bien de chanter ; c'était une sorte d'harmonie intermédiaire entre la parole et la musique ! Quelque chose comme l'hymne de la jeunesse, ou mieux encore, de la jeunesse. Ses accès en avaient la faiblesse touchante... nous étions tous émus jusqu'aux larmes.

Trois mois après, partant pour la côte de Bretagne, j'emportai mon volume de Musset, pour apprendre à mon tour *L'Espoir en Dieu*. Me voilà dès le premier jour de mon arrivée, me lançant à travers les rochers et me récitant tout haut à moi-même, en face des flots sonores, comme dit Homère, ces strophes merveilleuses.

Je dis : me récitant... car un des bienfaits de notre art... je dis notre, dans l'espoir qu'il deviendra le vôtre, un de ses bienfaits, dis-je, est de peupler notre mémoire des plus beaux passages des grandes œuvres. Il ne nous suffit pas de les lire, nous voulons les dire... les dire quand il nous plaît, toutes les fois qu'il nous plaît, partout où le désir nous en prend. Arrière donc le livre qu'il faut emporter avec soi ! on veut l'avoir en soi ! Et c'est ainsi qu'on part en promenade, tout seul en apparence, les mains vides, mais entouré de ce cortège d'amis qu'on appelle Lamartine, Corneille, Lafontaine, Victor Hugo ; on leur récite leurs vers à eux-mêmes, on cherche, pendant des heures entières, quelque accent vrai et pénétrant, et quand on l'a trouvé, on le leur dit et on leur demande s'ils sont contents ! Ainsi faisais-je avec *L'Espoir en Dieu*, de Musset ; jamais je n'ai rien appris avec plus de facilité que les deux premières parties de ce poème. A mesure que je lisais ces vers admirables, ils entraient d'eux-mêmes comme des flèches dans mon souvenir ! Je les savais par cœur après les avoir répétés deux ou trois fois. Tous ces mots de génie qui sillonnent tout ce début de traits de flammes :

Une immense espérance a traversé la terre
.....
Je ne puis ! malgré moi l'infini me tourmente !
.....

Et ce passage admirable :

Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité !...

Tout cela était pour moi autant de délicieux sujets d'études ; je nageais dans l'ivresse, me disant pourtant parfois : Que sera-ce donc quand j'arriverai à la prière ? ...J'y arrive. Quelle surprise ! Quelle désillusion ! Je commence, je ne trouve pas un seul accent vrai ! Je veux l'apprendre ; les mots me résistent, m'échappent ! Troublé, inquiet pour mon propre jugement, me m'y acharne ! Toujours même résistance ! Autant l'éloquente peinture du doute, des douleurs du doute, de la vanité des systèmes humains m'avait été au cœur, autant cet appel à la foi me laisse indifférent.

Je pousse mon étude plus loin, j'examine cette prière mot à mot, et peu à peu m'apparaissent, se cachant au milieu de quelques strophes heureuses et touchantes, un certain nombre de vers de pacotille ; les *chœurs des anges*, les *célestes louanges*, les *concerts de joie et d'amour*. Or, j'ai fait une remarque, c'est que les fautes sont presque toujours des défauts, je veux dire que les défaillances de la forme tiennent généralement à un vice de fond. Quand vous voyez le style d'un grand écrivain s'affaiblir, soyez sûr que c'est sa pensée même qui faiblit. Je poursuivis donc mon examen, et je reconnus que, somme toute, cette apostrophe à Dieu, ce cri vers Dieu, cet appel à Dieu, se résume en un vœu puéril. Le poète propose au créateur de briser les voûtes de la création, d'en déchirer les voiles, de se montrer enfin ! Et, en échange, il lui promet le respect et la tendresse des hommes. C'est ainsi qu'on dit aux enfants : Sois bien sage et nous t'aimerons bien ! L'échafaudage du poème s'écroule alors pour moi ! J'aperçois le vice fondamental de la composition. La première partie et la dernière ne vont pas ensemble. Le poète du commencement n'a pas de rapport avec le poète de la fin. Ce n'est plus le même homme ! Ce n'est plus le même âge ! Le début a trente ans, la fin en a quatorze. Ce puissant portique jure avec ce petit édifice mesquin. Alfred de Musset a manqué là de ce qui lui manque souvent, le grand souffle ! Il a plutôt des battements d'aile que des coups d'aile ! Je trouve son portrait, dans trois vers admirables de lui :

Et puisque le désir se sent cloué sur terre,
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil.

Hé bien ! lui aussi, il est un aigle, mais un aigle blessé ; lui aussi, il a des ailes, mais il se sent cloué sur terre ; lui aussi, il a les yeux fixés sur le soleil, mais il ne peut pas monter jusqu'à lui. Il fallait pour dénoûment à cet éloquent petit poème un bien autre cri d'amour et de foi ! Il fallait un élan qui vous emportât au-dessus de tous les systèmes humains jusqu'aux pieds de Dieu même. Or, ce cri, il existe ! Quelqu'un l'a poussé. Le voici :

Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines,
Les astres s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul, je serais debout ; seul, malgré mon effroi,
Être infatigable et bon, j'espérerais en toi,
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits, je t'attendrais encore !

Voilà la vraie coupole de l'édifice de Musset. De qui est elle ? De Lamartine. De là vient que, malgré toutes les grâces du chantre de Rolla, je lui préfère encore Lamartine. Il vole plus haut !